

## Entre chien et loup *Le Parc de Damien Manivel*

Gérard Grugeau

---

Number 180, December 2016, January 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84267ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Grugeau, G. (2016). Entre chien et loup / *Le Parc de Damien Manivel*. *24 images*, (180), 27–27.

# LE PARC de Damien Manivel

## ENTRE CHIEN ET LOUP

par Gérard Grugeau

Le 2<sup>e</sup> long métrage de Damien Manivel (*Un jeune poète*, 2014) est à l'image de l'affiche du film réalisée par la dessinatrice japonaise Atsuko Kimura : évanescents et épurés comme un haïku. Le trait est fragile et, pourtant, la puissance d'évocation est là : *Le parc* a la beauté à la fois diaphane et profonde d'un jardin d'Eden. De par son sujet et son traitement tant narratif que formel, la proposition est l'une des plus intrigantes vues cette année sur nos écrans. Attaché à l'idée du huis clos (déjà dans le court métrage *La dame au chien*, l'action était confinée à une chambre), le cinéaste fait d'un parc proche d'une cité un vaste champ des possibles où la vie d'une banalité toute blanche peut soudain se rêver autre, au gré des heures négligées de l'adolescence. Deux jeunes s'y rencontrent et s'appriivoisent avec toute la timidité qui sied à leur âge. Ébauches de conversation, déambulations muées par l'aiguillon du désir naissant, attouchements, premier baiser : le temps est suspendu et plein, sans doute parce que le meilleur de la vie est alors à l'œuvre. Les plans sont fixes, en attente d'une épiphanie qui viendrait rompre la monotonie d'un quotidien balisé. Attentive à la nature, aux regards et aux mouvements gauches des corps, la caméra dessine ainsi une sorte de carte du Tendre en gestation alors que le son, très présent, enregistre la musique des lieux.

Écriture du scénario au jour le jour, peaufinage des scènes sur le plateau avec des acteurs non professionnels, disponibilité face aux contingences du tournage : tout l'art de Damien Manivel, qui vient de la danse et du cirque, se déploie dans cet espace de liberté ouvert aux variations de la lumière et à la fragilité des silences, espace régi au demeurant par une intelligence intuitive de tous les instants. Le parc est un lieu circonscrit, clos sur lui-même et, pourtant paradoxalement, jamais le monde n'a paru aussi grand, sans doute parce que la profondeur de champ est souvent mise à contribution, mais surtout parce qu'une forme d'étrangeté, un appel vers un ailleurs mystérieux est déjà là, tapi dans la moiteur du jour. Et effectivement, tout va bientôt basculer alors que les jeunes se séparent en fin de journée sans rien se promettre.

Débute alors un moment de cinéma de pure magie où le spectateur va vivre en temps réel l'intensité sourde d'un premier chagrin d'amour. Nous sommes à la brunante, la lumière décline. La jeune fille assise dans l'herbe texte avec son amoureux qui lui fait soudain part de son désintérêt. Les phrases assassines s'inscrivent à l'écran dans la noirceur qui avance. Fixe, la caméra ne quitte pas le visage de la jeune fille qui se vide de tout espoir alors que le jour associé à l'innocence fait place à la nuit de la trahison. Transparence des plans, radicalité de la mise en scène qui assume avec force une séquence d'une dizaine de



minutes filmée en une seule prise : le miracle est au rendez-vous, avec une économie de moyens qui éblouit. Chez Damien Manivel, la beauté contamine même la graphie des textos qui meurent sous nos yeux tels des hiéroglyphes du cœur d'une délicatesse fugace. Entre chien et loup, le spectateur envoûté dort déjà les yeux grands ouverts. Et il n'a bientôt d'autre choix que de s'abandonner aux forces de l'invisible alors que, collé aux déplacements pour le moins déroutants de la jeune fille qui veut remonter le temps, le parc se transforme en royaume des songes. Survient alors le gardien du lieu et le film prend encore un autre détour en nous immergeant dans un conte à la fois burlesque et inquiétant, comme si le monde aux recoins funèbres de *La nuit du chasseur* (la descente en barque) croisait soudainement celui plus loufoque de Kitano (les jeux des yakuzas de *Sonatine*). Ce basculement dans le fantastique, que le cinéaste associe pour sa part à la fantaisie d'un Jacques Tati, n'est que l'une des nombreuses surprises que réserve un récit qui se plaît à désamorcer constamment nos attentes pour mieux retrouver le chemin de la vie. Damien Manivel se révèle à l'aise dans tous les registres, démontrant avec brio qu'une forme ouverte, mais à la fois contraignante par sa précision et sa rigueur, est encore le meilleur gage d'intensité. Produit et filmé en toute liberté en marge des institutions et soutenu à Cannes par l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID), *Le Parc* lave le regard en inventant un temps cinématographique unique qui est la marque des défricheurs. Une vraie découverte. 24